

LE PREMIER AMOUR DE NAPOLEON



—ÉTAIT à Toulon.

Celui qui porta plus tard le drapeau de la France dans toutes les capitales de l'Europe continentale n'était encore qu'un lieutenant.

Ecoutez-le raconter lui-même son premier amour à l'un de ses amis de régiment.

—Louis, dit-il un jour, je suis amoureux.

—Amoureux, toi !

—Oui, et passionnément amoureux d'une jeune fille qui demeure dans une petite maison, en dehors des remparts. Elle n'a pour tout bien au monde que sa beauté, mais une beauté merveilleuse. Avec cela, une conversation pétillante d'esprit et de grâce. Je passe des heures entières à l'écouter, le regard fixé sur ses magnifiques yeux noirs, sur sa taille élégante et svelte. Je ne dois pas oublier d'ajouter qu'elle a une main divine et un pied charmant.

—Et elle t'adore, cela va sans dire ?

—Comme une petite folle, ou plutôt en vraie Italienne—car elle est de Florence,—sans mesure, sans réflexion, sans arrière-pensée.

—Fort bien ; tu as là, j'en suis sûr, une adorable amie.

—Hélas ! non. Elle a une mère qui m'intimide et m'épouvante presque. Pieusement fidèle à la mémoire de son mari, qui appartenait à une famille de haut rang et qui, je crois, est mort de chagrin et de misère après avoir tout sacrifié pour l'épouser, elle entend conserver sa fille. Or, pour être plus sûre d'atteindre ce but, elle a commencé par me témoigner une confiance absolue. Ainsi, il y a quelques jours à peine, après avoir prié sa fille de se retirer, elle me dit à brûle pourpoint : « Bonaparte, vous aimez Naddi ? » Et comme je ne répondais pas, elle répéta : « Oui, vous aimez Naddi ! Eh ! bien, il faut que vous me promettiez de ne plus revenir ; à moins, cependant, que, sur votre honneur et sur votre épée—ce qui fera que les gens à sentiments nobles et élevés comprendront que j'ai confiance en vous—vous me juriez de respecter ma fille, et de ne jamais rien faire qui puisse l'exposer à s'oublier ou à abandonner sa mère. Elle n'a pour vivre que le produit de mon travail et ce qu'elle gagne elle-même de ses mains encore inhabiles. Mais j'ai juré à son père que sa fille ne faillirait pas à l'honneur, aussi longtemps que moi, Teresa, sa mère, je vivrais ! Tenez, si jamais elle venait à oublier ce qu'elle doit au nom qu'elle porte, je saurais pour ma part vous prouver, à vous et à elle, que je n'ai pas, moi, oublié comment une Italienne se sert de son stylet. D'ailleurs, il ne faut pas que la pauvre enfant ait de trop rudes combats à livrer. Le devoir m'ordonne de ne pas l'exposer au danger. Ainsi, donc, ne remettez pas les pieds ici, ou... jurez ! »

—J'ai juré, continua Bonaparte ; et maintenant je n'ose plus regarder Naddi ; ma main ne cherche plus à presser sa main ; moi-même, je ne songe plus à la voir en l'absence de sa mère ; mais je souffre et j'en suis malheureux !

—Et comment as-tu fait la connaissance de ces dames ?

—Les officiers du génie avaient déclaré que leur maison devait être démolie. Je fus délégué pour vérifier si cette décision était juste, et je découvris que la petite maison de Teresa était hors de la zone militaire. Cette mission m'ouvrit tout naturellement la porte de leur demeure. Et c'est ainsi que je les connus.

Pendant quelques jours, Bonaparte parut triste et mélancolique. A la fin, il demanda à son ami ce qu'il pensait des mariages d'amour.

—Cela dépend, lui répondit Louis. C'est souvent une excellente chose pour un homme sans ambition ; mais celui qui a de l'ambition perd par un mariage de ce genre toute chance d'avancement.

—C'est vrai, fit Bonaparte, tu as raison.

Son ami ne le revit pas de deux jours. Le troisième jour, il reçut de lui un billet, dont l'écriture était encore plus illisible qu'à l'habitude et où il lui disait qu'il avait la fièvre et le priait de venir le voir.

Louis se rendit immédiatement chez lui.

Il le trouva assis devant une cafetière pleine de café. Tous les quarts d'heure, il en prenait une tasse. Et comme il lui faisait observer que ce régime était très mauvais pour la fièvre :

—J'ai un rapport à rédiger, répondit Bonaparte ; j'ai donc besoin d'avoir l'esprit libre ; or, je suis ennuyé, et le café m'éclaircit les idées.

—Ah ! les affaires d'amour ne vont-elles pas bien ?

—Au contraire. Elles ont été sur le point d'aller trop bien. Heureusement que j'ai su être raisonnable.

Son ami lui jeta un regard surpris, mêlé de curiosité.

Bonaparte le comprit.

—Je n'aime pas beaucoup, dit-il, à parler de moi, surtout quand il s'agit de choses auxquelles les hommes n'attachent, en général, aucune importance ; néanmoins, j'éprouve le besoin de t'ouvrir mon cœur, car je me sens plein de tristesse. Avant-hier, je me présentai chez la veuve. Elle était sortie ; mais Naddi était à la maison ; radieuse, charmante, pleine de grâce et de tendresse, car elle m'attendait.

« Je me tins à distance, pendant quelques instants, répondant aussi froidement que je le pouvais à ses innocentes et délicieuses agaceries ; mais bientôt elle éclata en sanglots et me reprocha mon indifférence. Je m'efforçai de la rassurer et de la consoler, et, sans m'en apercevoir, je me trouvai tout à coup près d'elle. Naddi pleurait. Inconsciemment, je lui fis une foule de promesses. J'étais même sur le point d'engager ma parole, quand Naddi, mettant la main sur le pommeau de mon épée, s'écria :

« —Jurez-moi là-dessus que vous m'épouserez.

« Je sentis froid, mon cœur frémit ; cependant, j'eus assez de force et de courage pour refuser de faire le serment qu'elle me demandait.

« Seulement, reprit le jeune Napoléon, après quelques secondes de silence, quand elles aiment, les femmes sont comme le démon.

« En dépit de mon refus, Naddi fut plus aimable que jamais, et je la quittai. A quelques pas de la maison, je rencontrai sa mère à qui je racontai ce qui venait de se passer. Elle me remercia avec effusion, et me conseilla de cesser mes visites.

—Et pourtant, ajouta-t-elle, je sais que ma fille en sera malheureuse ! Si seulement je pouvais la ramener à Florence, le voyage et le changement de milieu la guériraient peut-être !

« Je lui répondis qu'elle me donnerait une grande preuve d'estime en acceptant de moi la somme nécessaire à ce voyage. « Ne m'oubliez pas, ajoutai-je, et ne demandez jamais à Naddi de me bannir entièrement de son souvenir. »

« Elle me prit les deux mains, et les pressa affectueusement dans les siennes, sans dire un mot. Mais quelle éloquence dans ce silence, mon cher ami !... Ce matin même, je lui ai envoyé le quart de ce que je reçois dans l'année entière. J'ai prié un ami de me faire cette

avance, sans trop savoir, par exemple, quand je pourrai le lui rendre. Mais, peu importe ; le destin y pourvoiera. »

Le vieux général, qui, il y a quelques années, nous a raconté cet épisode de la jeunesse de Napoléon I^{er}, se plaisait, paraît-il, à rappeler quelquefois Naddi au souvenir de l'empereur.

—Ah ! répondait alors ce dernier, c'est bien l'amour le plus sincère, le plus profond, que j'aie jamais éprouvé ; mais, je n'étais que lieutenant, alors !

HENRI TESTARD.

QUELQUES CONSEILS

Préservatif contre la rouille.—Pour protéger les objets en fer contre la rouille, il suffit de les enduire avec la pâte obtenue en faisant fondre une partie de résine dans sept parties de saindoux.

Un moyen de conserver la fraîcheur aux fleurs coupées.—Mettez la tige de vos fleurs fraîchement coupées dans un vase où vous aurez eu soin de verser cinq grammes de sel amoniac par litre d'eau, et vous les conserverez au moins quinze jours dans leur première fraîcheur.

Tache d'encre.—On recommande, lorsque de l'encre a été répandue sur un tapis, de couvrir immédiatement la tache d'une couche épaisse de sel ; en quelques minutes, la tache aura complètement disparu. Pour enlever l'encre sur les étoffes blanches, la meilleure méthode consiste à mouiller la tache avec de l'acide oxalique, et laver ensuite à l'eau chaude.

Nettoyage des tapis.—Le nettoyage des tapis se fait à l'aide d'un balai de camomille. On y sème des feuilles vertes, prises le matin à n'importe quel arbre, afin qu'elle soient encore moites de rosée, puis on balaie le tout comme on fait ordinairement. Chaque feuille se roulant sous le balai, emporte avec elle une partie de la poussière au lieu de la répandre dans l'appartement et sur les meubles, ce qui exige un entretien considérable.

Il faut avoir soin de ne pas marcher sur ces feuilles, ce qui pourrait occasionner des taches.

Nous ne conseillons pas l'emploi des feuilles de thé humides, ayant servi, car elles contiennent toujours un liquide coloré tachant les nuances tendres des tapis.

NOUVELLES A LA MAIN

Une belle nature :

Dugozic, ivrogne invétéré, suit l'enterrement de sa femme. Les amis lui prodiguent des consolations.

—Pauv'femme ! fait-il entre deux sanglots, c'est la première fois que nous restons si longtemps ensemble sans nous disputer !

* *

Un jour d'audience, plusieurs conseillers dormaient et d'autres parlaient entre eux un peu trop haut ; M. de Harlay, premier président, dit :

—Si ces messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderait fort ces messieurs qui écoutent.

* *

Entre voisins :

—Et votre mari, mame Ducrampon !

—M'en parlez pas ; depuis qu'il boit de l'absinthe il est toujours entre deux vins. Et t'nez, le v'là qui rentre ! D'où viens-tu, ivrogne ?

—Crie pas crie pas, ma vieille ! J'ai tombé dans la rue... à cause qu'il fait chaud... et sans un ange gardien... gardien de la paix, ça serait un cadavre écrasé qui te parlerait à c't'heure.